

## Parti socialiste : au-delà de la crise de nerf

vendredi 21 novembre 2008, par [JOHSUA Samuel](#) (Date de rédaction antérieure : 20 novembre 2008).

**« Crise politique sérieuse » (Benoît Hamon), « honte pour le Parti socialiste » (François Hollande), « état de santé proche du coma » (Bertrand Delanoë) : les dirigeants du PS ne tarissent pas de qualificatifs sur l'état du parti. À juste titre.**

Aucun débat politique, dans un grand parti, ne se résume entièrement à une question de personnes. Mais il faut bien dire que, pour le coup, on a du mal à vraiment prendre au sérieux les éléments présentés comme « insurmontables » par les trois motions de tête. Il paraît clair que Royal porte une vraie rupture avec le style passé, une marche assumée vers la transformation du PS en parti démocrate à l'américaine. Ce qui, pourtant, ne l'a pas empêché de chanter une ode à la gloire du « vieux Parti socialiste ». L'alliance avec le Modem ? Royal continue de la revendiquer, mais Aubry la pratique à Lille, et le seul qui y a résisté, le maire de Paris, est aussi celui qui, bêtement, n'a pas saisi à temps que l'air portait à être « plus à gauche ».

Si l'on se réfère aux semaines passées, tout ce beau monde, confronté au scandale des 360 milliards offerts sans contrôle aux banques, n'a pas trouvé la force de voter « non ». Hamon a présenté et maintenu une ligne plus nette, où la cohérence social-démocrate ancienne manière trouvait à s'exprimer, et dont l'antilibéralisme était revendiqué. Tout en proposant pourtant, jusqu'au bout, d'être le candidat anti-Royal commun à la motion Aubry et au très libéral Delanoë. Lequel appelle à voter pour la maire de Lille, au nom, bien sûr, « des valeurs de gauche »... C'est qu'il ne faut jamais oublier que tous ces dirigeants ont voté, il y a quelques mois à peine, la nouvelle déclaration de principes saluant le ralliement ouvert à l'économie de marché comme seul horizon.

À l'heure où le lecteur aura ce journal entre les mains, on saura si Royal confirme son succès ou si Aubry lui barre la route. Dans tous les cas, le Parti socialiste sera durablement fracturé, en proie à de profondes divisions internes. Si Royal l'emporte, ce ne serait pas seulement le signe d'une nouvelle mutation du PS, mais un problème redoutable pour ses alliés, comme le PCF ou le nouveau parti de Mélenchon. Quelle crédibilité leur restera-t-il pour traiter de « contestataire » le refus de gouverner avec elle, maintenu avec constance par le NPA ? Et si c'est Aubry, sa victoire serait tellement entachée de conservatisme d'appareil que le PS mettrait beaucoup de temps à s'en remettre.

Sans doute, la pression de l'élection présidentielle empêchera-t-elle pour l'heure une vraie scission (encore qu'on ne peut pas l'exclure tout à fait). Mais, surtout, la crise stratégique du PS vient de se renforcer considérablement. C'est elle, d'ailleurs, qui rend si vives les questions de personnes. Comment combiner le ralliement aux principes les plus solides de la société en place (au point que deux de ses institutions les plus prestigieuses, le FMI et l'OMC, sont dirigées par des socialistes) et la cassure avec les catégories populaires qui en découle inévitablement, surtout quand s'affirme une gauche radicale enfin visible à une échelle de masse avec le NPA ?

---

**P.-S.**

\* Paru dans Rouge n° 2275, 20/11/2008.